

LA ROUTE DU DONBASS

SERHIY JADAN

LA ROUTE DU DONBASS

*Traduit de l'ukrainien
par Iryna Dmytrychyn*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien
de la Fondation Arseniy Yatseniuk « Open Ukraine »



Titre original : *Vorochilovhrad*

The original Ukrainian edition was published in 2010
under the title *Vorochilovhrad* by Publishing House Folio

© Suhrkamp Verlag Berlin 2012
All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-324-4

PREMIÈRE PARTIE

Les téléphones existent afin de transmettre toutes sortes de choses désagréables. Au téléphone, les voix sont froides et officielles, car une voix officielle convient mieux aux mauvaises nouvelles. Je sais de quoi je parle. J'ai passé ma vie à combattre les appareils téléphoniques, sans grand succès toutefois. Les téléphonistes du monde entier continuent à surveiller les conversations, notant sur les fiches les mots et les expressions les plus importantes, alors que les chambres d'hôtel disposent de livres de psaumes et d'annuaires téléphoniques – tout ce qu'il faut pour ne pas perdre la foi.

Je dormais habillé. En jean et en tee-shirt déformé. Une fois réveillé, je marchais dans la pièce, retournais les bouteilles de limonade vides, les bocaux, les verres et les cendriers, les assiettes noyées dans la sauce, les chaussures, j'écrasais sans pitié de mes pieds nus les pommes, les pistaches et les grosses dattes qui ressemblaient à des cafards. Lorsqu'on loue un appartement et qu'on vit au milieu des meubles des autres, on apprend à respecter les objets. Je gardais chez moi tout un bric-à-brac, comme un revendeur, je cachais sous le canapé des disques phonographiques et des crosses de hockey, des vêtements féminins abandonnés par on ne sait qui et de grands panneaux de circulation trouvés on ne sait où. Je ne pouvais rien jeter, car je ne savais plus ce qui m'appartenait et

ce qui était la propriété des autres. Mais dès le premier jour, dès l'instant où je m'étais retrouvé ici, l'appareil téléphonique trônait au milieu de la pièce à même le sol, suscitant la haine par sa voix et par son silence. Au moment de me coucher, je le recouvrais d'une grande boîte en carton. Le matin je sortais la boîte sur le balcon. L'appareil diabolique gisait au milieu de la pièce et faisait savoir dans un crépitement insistant que quelqu'un avait besoin de moi.

Et voilà que quelqu'un téléphone de nouveau. Jeudi, cinq heures du matin. Je m'extrait des draps, arrache la boîte en carton, prends le téléphone et sors sur le balcon. La cour est vide et silencieuse. Un vigile est sorti par la porte latérale de la banque pour une pause clope matinale. Lorsqu'on t'appelle à cinq heures du matin, cela ne présage rien de bon. Maîtrisant à peine mon irritation, je décroche. C'est ainsi que tout a commencé.

– Mon pote, je reconnais de suite Kotcha. Il a une voix de fumeur, comme si, à la place des poumons, on lui avait installé des haut-parleurs déglingués. Guera, mon ami, tu dors ? (Les enceintes grésillent et crachent les consonnes. Cinq heures du mat', jeudi.) Allo, Guera ?

– Allo.

– Camarade (Kotcha verse dans les fréquences basses), Guera.

– Kotcha, il est cinq heures du mat', qu'est-ce que tu veux ?

– Guera, écoute, Kotcha passe au sifflement de confiance, je ne t'aurais jamais réveillé pour rien. Il y a une couille, là. J'ai pas dormi de la nuit, tu piges ? Ton frère a téléphoné hier.

– Et ?

– Bref, il est parti, Guerman. La respiration de Kotcha s'interrompt, angoissée.

– Loin ? Il n'est pas facile de s'habituer à ses modulations de consonnes.

– Loin, Guerman, s'anime Kotcha. Lorsqu'il attaque une nouvelle phrase, sa voix grésille. Soit à Berlin, soit à Amsterdam, je n'ai pas bien compris.

– Peut-être à Amsterdam en passant par Berlin ?

– Peut-être bien, Guera, peut-être bien, crachote Kotcha.

– Et quand revient-il ? Je commence à me détendre. Je pense que c'est simplement lié à son travail, qu'il est juste en train de m'annoncer les dernières nouvelles de la famille.

– En fait, Guera, jamais. L'appareil s'est de nouveau mis à grésiller.

– Quand ?

– Jamais, Guera, jamais. Il est parti pour toujours. Il a appelé hier et a demandé de te le dire.

– Comment ça, pour toujours ? (Je ne comprends pas.) Ça va chez vous ?

– Oui, ça va, mon ami, Kotcha s'envole vers les aigus. Tout va bien. Sauf que ton frère m'a tout laissé, tu comprends ? Et moi, Guera, je suis déjà vieux, je n'y arriverai pas tout seul.

– Comment ça, il a tout laissé ? (Je n'arrive toujours pas à comprendre.) Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a dit qu'il était à Amsterdam et il a demandé que je te téléphone. Il a dit qu'il ne reviendrait pas.

– Et la pompe ?

– Et la pompe, pour l'instant, je l'ai sur le dos. Mais moi, un ton de confiance s'est à nouveau immiscé dans le grésillement, je n'y arriverai pas. J'ai du mal à dormir. Tu vois, il est cinq heures du mat' et je ne dors pas.

– Ça fait longtemps qu'il est parti ? Je le coupe.

– Une semaine, annonce Kotcha. Je pensais que tu étais au courant. Et voilà la couille.

– Et il ne m'a rien dit ?

– Je ne sais pas, Guera, je n'en sais rien, mon ami. Il n'a rien dit à personne, il a juste disparu. Peut-être qu'il voulait que personne ne le sache.

– Ne sache pas quoi ?

– Qu'il était en train de se barrer, explique Kotcha.

– Et qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

– Je n'en sais rien, Guera, Kotcha fait vibrer sa voix. Je n'en sais rien.

– Kotcha, qu'est-ce qui s'est passé chez vous ?

– Guera, tu me connais, crisse Kotcha, je ne me mêlais pas de son business. Il ne m'expliquait rien. Il est juste parti. Et moi, tout seul, mon ami, je ne tiendrai pas. Tu voudrais pas venir et voir sur place ? Hein ?

– Voir quoi ?

– Sais pas, peut-être qu’il t’a dit quelque chose.
– Kotcha, ça fait six mois que je ne l’ai pas vu.
– Alors, je sais pas, Kotcha semble désemparé. Guera, viens, parce que moi tout seul, c’est pas possible, comprends-moi bien.

– Kotcha, qu’est-ce que tu me caches ? Je demande enfin. Dis-moi ce qui s’est passé chez vous.

– Tout va bien, Guera, Kotcha est pris d’une quinte de toux. Tout est nickel. Bref, je t’ai informé, à toi de voir. Je te laisse, j’ai des clients. Allez, mon pote, salut.

Kotcha raccroche.

Il a des clients, c’est cela. À cinq heures du matin.

Nous louions deux pièces dans un ancien appartement communautaire vidé de ses habitants, en plein centre-ville, dans une cour plantée de tilleuls et respirant le calme. Liolik occupait la pièce traversante, plus proche du couloir, et moi la pièce plus éloignée, celle donnant accès au balcon. Les autres pièces de l’appartement étaient hermétiquement closes. Ce qui se cachait derrière ces portes, nul ne le savait. Les pièces nous étaient louées par un vieux retraité acariâtre, un ancien percepneur, prénommé Fedir Mykhailovytch. Je l’appelais Dostoïevski. Dans les années 90, il avait décidé d’émigrer avec sa femme, et il s’était fait faire un passeport. Mais, une fois les papiers en sa possession, il avait soudain changé d’avis, décidant que sa vie ne faisait que commencer. Sa femme a émigré seule, et il est resté à Kharkiv, soi-disant pour surveiller l’appartement. Ayant goûté à la liberté, Fedir Mykhailovytch nous a loué les chambres, et s’est mis à vivre caché dans des appartements clandestins. La cuisine, les couloirs et même la salle de bains de cet appartement à moitié dévasté étaient obstrués de meubles d’avant-guerre, de livres défraîchis et de piles de magazines *Ogoniok*. Sur les tables, les chaises et à même le sol, on a entassé la vaisselle et les nippes colorées, à l’égard desquelles Fedir Mykhailovytch éprouvait une tendresse particulière et qu’il interdisait de balancer. Nous ne jetions rien, ajoutant notre fourbi au sien. Les placards, les étagères et les tiroirs de la table de cuisine étaient encombrés de bouteilles et de bocaux sombres, où rutilaient l’huile et le miel, le vinaigre et le vin rouge dans lequel nous éteignions nos clopes. Sur

la table roulaient les noix et les pièces de cuivre, les capsules de bière et les boutons de manteaux militaires, alors que les vieilles cravates de Fedir Mykhailovytch pendouillaient du lustre. Nous étions pleins d'empathie pour notre propriétaire et ses trésors de pirate, les bustes de Lénine en porcelaine, les lourdes cuillères en argent trafiqué, les rideaux poussiéreux à travers lesquels passaient, chassant la poussière et les courants d'air, un soleil jaune comme le beurre. Le soir, assis dans la cuisine, nous lisions les inscriptions que Fedir Mykhailovytch avait faites au crayon chimique, directement sur le papier peint : des numéros de téléphone, des adresses, des schémas de lignes de bus, nous scrutons les coupures des calendriers et les portraits de familles inconnus qu'il avait punaisés sur les murs. Ses proches avaient un air austère et solennel, à la différence de Fedir Mykhailovytch lui-même qui, de temps à autre, s'égarait jusqu'à son nid douillet, sandales crissantes aux pieds et une casquette de frimeur sur la tête, ramassait nos bouteilles vides et, ayant collecté le loyer du mois, disparaissait dans la cour derrière les tilleuls. C'était le mois de mai, le beau temps durait, la cour se couvrait d'herbe. Parfois, la nuit, des couples timorés fuyaient la rue pour s'aimer sur le banc couvert de vieux kilims. Certains matins, les gardiens de la banque venaient s'asseoir et fumer un joint, long comme l'aube de mai. Dans la journée, des chiens errants venaient renifler toutes ces traces d'amour et repartaient, affairés, vers les rues centrales de la ville. Le soleil était justement en train de se lever au-dessus de notre immeuble.

*

Lorsque je suis sorti dans la cuisine, Liolik s'activait déjà près du réfrigérateur, vêtu de son uniforme : une veste sombre, une cravate grise et un pantalon surdimensionné, qui pendait sur lui comme un drapeau par temps calme. J'ai ouvert le frigo et détaillé scrupuleusement les rayonnages vides.

– Salut. Je tombe sur ma chaise, alors que Liolik s'assoit en face, renfrogné, sans lâcher le sachet de lait. Tu sais quoi, allons voir mon frère.

- Pour quoi faire ? Il ne comprend pas.
- Comme ça. Je veux le voir.
- Pourquoi, il a des soucis, ton frère ?

- Non, tout va bien. Il est à Amsterdam.
- Tu veux aller le voir à Amsterdam ?
- Non, pas à Amsterdam. Chez lui. On y va ce week-end ?
- Sais pas, hésite Liolik, j'avais l'intention de conduire la voiture au garage.
- Justement, mon frère travaille dans un garage. Allons-y.
- Sais pas, répond Liolik, dubitatif. Tu veux pas plutôt lui parler au téléphone ? Et, ajoute-t-il, après avoir bu tout le sachet, prépare-toi, on est déjà en retard.

*

J'ai appelé mon frère plusieurs fois dans la journée. J'ai écouté les longues tonalités. Personne ne répondait. L'après-midi, j'ai appelé Kotcha. Avec le même résultat. C'est étrange, me suis-je dit, mon frère peut tout simplement ne pas décrocher à cause du roaming. Alors que Kotcha doit être à son travail. J'ai téléphoné encore une fois, de nouveau sans résultat. Le soir, j'ai appelé les parents. C'est maman qui a décroché. Salut, j'ai dit, mon frère a appelé ? Non, a-t-elle répondu, pourquoi ? Rien, comme ça, et j'ai changé de sujet.

*

Le lendemain matin, au bureau, je suis de nouveau allé voir Liolik.

- Liolik, lui dis-je. Alors, on y va ?
- Mais quoi, se met-il à geindre, tu sais, la voiture n'est pas neuve, et si elle tombe en panne sur la route ?
- Liolik, lui dis-je avec insistance, mon frère fera une réparation complète de ta voiture. Rends-moi ce service. Je vais tout de même pas y aller en train ?
- J'en sais rien, et le boulot ?
- C'est le week-end demain, fais pas le con.
- Sais pas, dit-il de nouveau. Il faut en parler avec Boria. S'il ne donne pas du taf en plus...
- Alors, allons-y, et je le tire vers le bureau voisin.

Boria et Liocha – Bolik et Liolik – sont des cousins. Je les connais depuis l'université, nous étions ensemble à la fac d'histoire. Ils ne se ressemblent pas : Boria a l'air d'un fils de bonne famille, plein aux as, svelte et bien coiffé, il porte des lentilles de contact et même, semble-t-il, se fait faire une

manucure. En revanche, Liocha est bien bâti et quelque peu lent. Il porte des costumes pas chers, se coupe rarement les cheveux, économise sur les lentilles de contact et arbore, par conséquent, des lunettes à monture métallique. Boria a l'air plus soigné, Liocha, plus solide. Boria est l'aîné de six mois et se sent responsable de son frère, une sorte de complexe fraternel. Il vient d'une famille honnête, son père avait travaillé au Komsomol, puis a fait carrière dans un parti quelconque, il était chef d'administration régionale et fréquentait l'opposition. Les dernières années il occupait un poste auprès du gouverneur. Liocha, à l'opposé, vient d'une famille simple : sa maman était institutrice, et son papa travaillait au noir quelque part en Russie depuis les années 80. Ils habitaient dans la banlieue de Kharkiv, dans une petite ville ; dès lors Liolik était un parent pauvre et il lui semblait que tout le monde l'aimait pour ça. Après l'université, Boria s'est immédiatement fondu dans le business de papa, alors que Liolik et moi on essayait de s'affirmer tout seuls. Nous avons travaillé dans une agence de pub, dans un journal d'annonces gratuites, dans le service de presse du Congrès des nationalistes, et même dans notre propre agence de bookmakers qui a périclité le deuxième mois de son existence. Il y a quelques années, Boria, inquiet de notre indigence et en souvenir de l'insouciance jeunesse étudiante, nous a invités à travailler avec lui, dans l'administration. Son père avait enregistré à son nom plusieurs associations pour la jeunesse qui servaient à récupérer quelques subsides et à blanchir des sommes certes petites mais avec une belle constance. Nous travaillions donc ensemble. Notre travail était étrange et imprévisible. Nous assurions la rédaction des discours, organisations des séminaires pour les jeunes leaders et des formations pour les observateurs des élections, compositions des programmes pour de nouveaux partis, coupions le bois à la datcha du papa de Bolik, nous nous rendions aux talk-shows télévisés pour défendre le choix démocratique et blanchissions, blanchissions, blanchissions le fric qui passait par nos comptes. Ma carte de visite proclamait « expert indépendant ». Au bout d'un an d'un travail pareil je me suis acheté un super ordinateur, Liolik une Volkswagen cabossée. Ensemble, nous louions un appartement. Boria venait souvent nous rendre visite, s'installait par terre dans ma chambre,

prenait le téléphone et appelait des prostituées. Un bon esprit d'équipe, somme toute. Liolik n'aimait pas son frère. Il ne m'aimait pas non plus, je crois. Mais nous vivions depuis plusieurs années dans des pièces voisines, nos relations étaient égales et même pleines de confiance. Je lui empruntais tout le temps ses vêtements, et je lui prêtais de l'argent. La différence est que moi, je lui rendais toujours tout. Ces derniers mois ils manigançaient quelque chose, un nouveau business en famille dont je ne me mêlais pas, car l'argent appartenait au parti et personne ne savait comment tout cela allait se terminer. Je gardais mes économies – un paquet de biffetons – loin d'eux, les cachant dans une étagère de livres, entre les pages de Hegel. Globalement, je leur faisais confiance, même si je comprenais qu'il était temps de se chercher un vrai travail.

*

Boria était dans son bureau et travaillait sur des papiers. Il avait devant lui plusieurs dossiers avec les résultats des sondages. Lorsqu'il nous a vus, il s'est connecté au site de l'administration régionale.

– Ah, c'est vous, a-t-il dit avec entrain, comme un vrai chef doit le faire. Alors ? Comment vont les affaires ?

– Boria, nous voulons aller voir mon frère. Tu le connais, n'est-ce pas ?

– Oui, a-t-il répondu et s'est mis à observer attentivement ses ongles.

– Nous n'avons rien demain ?

Bolik a réfléchi, a regardé de nouveau ses ongles, a caché d'un geste abrupt ses mains derrière son dos.

– Demain, c'est le week-end.

– Alors, on y va, ai-je dit à Liocha en me tournant vers la porte.

– Attends, m'a-t-il arrêté. Je viens avec vous.

– Tu crois ? lui ai-je demandé, médusé.

Je n'avais pas vraiment envie de le prendre. Liolik, visiblement, s'est tendu.

– Oui, a confirmé Bolik, nous irons ensemble. Vous n'êtes pas contre ?

Liolik se taisait, mécontent.

- Boria, mais pourquoi t'irais là-bas ?
- Comme ça. Je vais pas vous gêner.

Liolik paraissait tendu à l'idée même d'aller quelque part avec le frère qui le contrôlait à chaque instant et ne voulait pas le lâcher une seconde.

- Mais nous partons tôt, ai-je tenté une dernière fois, vers cinq heures du mat'.
- À cinq heures ? a répété Liolik.
- À cinq heures ! s'est exclamé Bolik.
- À cinq heures, ai-je répété en me dirigeant vers la porte.

De reste, me suis-je dit, ils n'ont qu'à décider entre eux.

*

Dans la journée, j'ai de nouveau appelé Kotcha. Personne ne répondait. Il est peut-être mort, me suis-je dit. Avec une pointe d'espoir.

*

Le soir nous étions avec Liolik à la maison, dans la cuisine. « Écoute, a-t-il dit tout à coup, et si on n'y allait pas ? Tu veux pas les appeler encore une fois ? » « Liocha, ai-je répondu fermement, nous ne partons qu'un jour. On sera à la maison dimanche. Relax. » « Relax toi-même », a répondu Liolik. « Bien », ai-je dit.

Mais franchement, qu'est-ce qui est bien ? J'ai 33 ans. Je vis seul et heureux depuis longtemps, je vois rarement mes parents et je suis en bons termes avec mon frère. J'ai un diplôme qui ne sert à rien. J'ai fait des métiers bizarres. J'ai assez d'argent pour ce qu'il me faut. Trop tard pour de nouvelles habitudes. Tout me convient. Ce qui ne me convenait pas ne m'intéressait pas. Mon frère a disparu il y a une semaine. Disparu sans me prévenir. Je crois que j'ai réussi ma vie.

*

Le parking était vide et nous avions l'air suspects. Boria était en retard. Je proposais de partir, mais Liolik a protesté, il est parti chercher du café au distributeur du supermarché et a réussi à faire connaissance avec les vigiles qui vivaient sur place, sous les grands néons du magasin. Les vitrines illuminaient de jaune l'air matinal. Le supermarché ressemblait à un paquebot échoué. De temps à autre, des bandes de chiens traversaient le parking, renflant avec méfiance le bitume mouillé et tournant la tête vers le soleil levant. Vautré sur le siège conducteur, Liolik fumait nerveusement une clope après l'autre et se jetait fébrilement sur son portable pour joindre son frère. Ils s'appelaient souvent ces derniers temps, et leurs conversations nerveuses finissaient en éternelles disputes. Comme s'ils ne se faisaient pas confiance. Liolik a couru encore une fois vers le distributeur chercher du café qu'il a renversé sur son costume sur le chemin du retour ; il le tamponnait maintenant avec des lingettes tout en maudissant son frère pour son manque de ponctualité. Liolik est fidèle à lui-même : en sueur l'été, gelé l'hiver, mal à l'aise au volant, peu sûr de lui en costume. Son frère le gonflait et l'entraînait dans des situations douteuses. Je lui conseillais de ne pas marcher, mais il passait outre, car l'argent facile le mettait dans un état second. Il ne me restait plus qu'à observer, magnanime, ses montages financiers, me réjouissant de rester en dehors de leurs projets fumeux. Je suis allé chercher mon café, j'ai parlé avec les vigiles, donné des chips aux chiens. Il fallait partir. Mais Liolik ne pouvait pas partir sans son frère.

*

Il a surgi à l'angle, se retournant désespérément et chassant les chiens. Liolik a klaxonné, Boria nous a remarqués et a couru vers la voiture. Les chiens couraient derrière lui, leurs queues déchiquetées proches du sol. Il a ouvert la portière arrière et a sauté à l'intérieur. Il portait son sempiternel costume et une chemise verte passablement froissée.

– Boria, a dit Liolik, putain, quoi !

– Bordel, Liocha, a répondu Bolik, ne dis rien.

Après m'avoir salué moi aussi, Bolik a sorti quelques disques de la poche de sa veste.

- C'est quoi ?
- J'ai enregistré de la musique, a-t-il expliqué. Pour écouter en route.
- J'ai mon player.
- Pas grave, on écouterait avec Liocha.

Liocha a grimacé.

- Liolik, je me suis mis à rire, c'est ton frère qui décide quelle musique écouter ?
- Il ne décide rien du tout, a répondu Liolik, vexé.
- C'est quoi comme musique ? (Je m'intéresse.)
- Parker.
- Et c'est tout ?
- Oui. Dix disques de Parker. Je n'ai trouvé rien d'autre d'intéressant, a expliqué Bolik.
- Connard, a dit Liolik, et nous sommes partis.

*

La musique faisait sursauter la Volkswagen comme si c'était une boîte de conserve frappée avec un bâton. Assis à l'arrière, Boria avait relâché son nœud de cravate et scrutait les banlieues dortoirs. Après avoir dépassé l'usine de tracteurs et traversé un petit marché, nous sommes enfin parvenus au périphérique. Une fois sortis de la ville, nous nous sommes dirigés en direction du sud-est. Au poste de police routière, il y avait quelques flics. L'un d'eux a vaguement regardé de notre côté, et n'ayant rien trouvé, s'en est retourné auprès des siens. J'ai essayé de nous voir avec ses yeux. Une Volkswagen noire rachetée à des amis, des costumes second-hand, des chaussures à la mode l'année précédente, des montres en solde, des briquets offerts par des collègues pour les fêtes, des lunettes de soleil achetées au supermarché : des choses solides et pas chères, pas trop usées, pas trop voyantes, rien de superflu, rien de particulier. Même pas envie de taxer.

*

Les collines vertes s'étendaient des deux côtés de la route, le mois de mai était chaud et venteux, les oiseaux volaient d'un champ à l'autre, plongeant en bandes bruyantes dans les

courants d'air. Sur l'horizon, des gratte-ciel blancs brillaient et au-dessus flambait le soleil rouge, semblable à un ballon de basket brûlant.

- Il faut faire le plein, a dit Liolik.
- Il y aura une station bientôt, j'ai rétorqué.
- Et quelque chose à boire, Bolik a donné de la voix.
- De l'antigel, s'est hasardé son frère.

À la station-service, nous sommes allés avec Boria à la boutique acheter du café. Le temps que Liolik fasse le plein, nous sommes sortis vers quelques tables en plastique. Derrière le grillage métallique commençait un champ de maïs. La verdure de mai, collante et vive, capturait l'œil, rongait la rétine. Plusieurs poids lourds étaient collés l'un à l'autre ; les chauffeurs, à l'évidence, étaient endormis. Boria s'est approché de la dernière table, a pris une chaise en plastique, l'a essuyée avec une serviette et s'est installé précautionneusement. J'ai fait de même. Liolik nous a rejoints.

- C'est bon, a-t-il dit, on peut partir. Il reste combien ?
- Dans les deux cents kilomètres, ai-je répondu. On y sera dans quelques heures.
- Qu'est-ce que tu écoutes ? a demandé Liolik en montrant le player que je venais de mettre sur la table.
- De tout. Pourquoi tu t'en achètes pas un ?
- J'ai un lecteur dans la voiture.
- Et t'es obligé d'écouter ce que ton frère enregistre.
- Je n'enregistre pas n'importe quoi, s'est vexé Bolik.
- J'écoute la radio, a ajouté Liocha.
- À ta place je ne ferais pas confiance à ses goûts musicaux, ai-je dit à Liolik. Il faut écouter la musique qu'on aime.
- Laisse tomber, Guerman, a protesté Bolik. Il faut faire confiance à l'autre. N'est-ce pas, Liocha ?
- Ouais, a-t-il répondu sans conviction.
- Ok, j'ai dit, ça m'est égal, écoutez ce que vous voulez.
- Tu es trop méfiant, Guerman, a renchéri Bolik. Tu ne fais pas confiance à tes partenaires. C'est pas bien. Mais peu importe, tu peux toujours compter sur nous. Où nous allons, en fait ?
- À la maison, ai-je répondu. Fais-moi confiance.

Vaut mieux y arriver tôt, ai-je pensé. D'autant qu'on ne sait pas combien de temps on va rester coincés là-bas.

*

Boria me fourguait les disques de Parker. Je les mettais docilement l'un après l'autre. Parker déchirait l'air de son alto. Son saxo explosait, telle une arme chimique détruisant les troupes ennemies. Parker respirait à travers le fume-cigarette, laissait échapper le feu doré de la sainte colère, ses doigts noirs s'enfonçaient dans les plaies béantes de l'air, en extirpant les pièces de cuivre et les fruits secs. Je jetais les disques écoutés dans mon sac à dos de cuir tout usé. Une heure plus tard nous sommes entrés dans la bourgade la plus proche. Nous avons dépassé le centre, emprunté le pont et nous nous sommes retrouvé au beau milieu d'un accident de la route.

En travers du pont, un poids lourd coupait net la circulation dans les deux sens. Les voitures s'engageaient sur le pont et se retrouvaient prises dans un piège parfait : impossible d'avancer ni de reculer, les conducteurs klaxonnaient, les plus proches sortaient de leur véhicule pour aller voir ce qui se passait. C'était un vieux camion transportant de la volaille, couvert de plumes et de feuilles, et rempli à ras bord de cages à poules. Il y avait des centaines de cages, où s'entassaient de grands volatiles patauds qui donnaient des coups de bec et d'ailes. Le chauffeur avait vraisemblablement foncé dans une clôture métallique qui délimitait la zone pour les piétons, l'arrière du camion s'était déporté et avait barré le passage. Les cages d'en haut s'étaient éparpillées sur le bitume, et les poules abasourdis zonaient autour du transporteur, sautaient sur les capots des voitures, se tenaient sur la balustrade et pondaient sous les roues des poids lourds. Le chauffeur s'était immédiatement sauvé du lieu de l'accident. Qui plus est avec les clés. Deux sergents tournoyaient autour de la voiture sans savoir quoi faire. Ils chassaient les poules avec rage, interrogeant les voisins à la recherche du moindre indice sur le chauffeur. Les témoignages étaient contradictoires. Certains affirmaient qu'il avait sauté du pont, des gens l'avaient vu prendre un autre camion, et d'autres chuchotaient que le poids lourd roulait sans chauffeur. Les sergents haussaient les

épaules de désespoir et s'efforçaient de contacter leur état-major par radio.

– Ça va durer longtemps, ça, a déclaré Liocha de retour dans la voiture après avoir parlé aux sergents. Ils veulent trouver un tracteur dans le coin. Sauf qu'on est un jour férié, ils trouveront que dalle.

Derrière nous, une file s'était formée et le nombre de voitures ne cessait d'augmenter.

– Et si on le contournait ? ai-je proposé.

– Comment ? a répondu Liocha, mécontent. On peut plus sortir. Il fallait rester à la maison.

Soudain une poule bien grosse a sauté lourdement sur notre capot. Elle a fait prudemment quelques pas, puis s'est immobilisée.

– Signe annonciateur de la mort, Bolik a commenté l'apparition du plumitif. Je me demande s'il y a par ici un magasin avec des réfrigérateurs.

– Tu veux t'acheter un frigo ? a demandé son frère.

– Je veux de l'eau fraîche, a expliqué Bolik.

Liocha a klaxonné, l'oiseau effrayé s'est mis à agiter les ailes et, traversant la rampe, a foncé dans le vide. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut leur apprendre à voler.

– D'accord, j'ai abdiqué, vous rentrez et j'y vais à pied.

– Où tu vas aller ? (Liolik ne comprenait pas.) Bouge pas. Un remorqueur va emporter ce machin, nous allons faire demi-tour et rentrer.

– Allez-y tout seuls. J'irai à pied, puis je trouverai quelque chose.

– Attends, s'est inquiété Liolik. Tu vas rien trouver.

– Si. Je rentre demain. Faites attention sur la route.

Les sergents s'énermaient. L'un d'eux a attrapé une poule et, la tenant par une patte, a donné un bon coup droit. La poule a volé en l'air comme un ballon, a plané par-dessus

quelques voitures, avant de disparaître sous les roues. Son coéquipier avait aussi attrapé un oiseau domestique, l'a envoyé en l'air et, le réceptionnant de la main droite, l'a smashé dans le ciel printanier. J'ai sauté la balustrade, contourné le transporteur, me suis glissé entre les chauffeurs, ai traversé le pont et me suis engagé sur la route matinale.

*

Je suis resté longtemps sous le ciel chaud, près de la grande route vide, qui ressemblait au métro la nuit : le même désespoir alentour, et les minutes passaient tout aussi lentement. Après l'embranchement, à la sortie de la ville, il y avait un arrêt de bus, consciencieusement saccagé par des voyageurs inconnus. Les murs étaient couverts d'arabesques noires et rouges, le sol battu était semé abondamment et soigneusement de verres cassés, alors que des rangées de briques laissaient passer l'herbe sombre qui cachait les lézards et les araignées. Je n'ai pas osé pénétrer à l'intérieur, choisissant l'ombre projetée par le mur, et j'ai attendu. J'ai dû attendre longtemps. Les poids lourds de hasard roulaient vers le nord, laissant derrière eux la poussière et le désespoir, et personne n'allait dans le sens inverse. L'ombre se dérobait petit à petit sous mes pieds. Je songeais déjà à rentrer, réfléchissant combien de temps cela allait prendre et où pouvaient être mes amis à cette heure-ci, quand soudain, quelque part sur le côté, depuis les roseaux et les marécages, son pot d'échappement tressautant avec acharnement, a déboulé un vieil Ikarus couleur sang. Le bus s'est remis, dodelinant, sur ses quatre roues, comme un chien qui s'ébroue après la baignade, il a repris son souffle lourdement, a changé de vitesse et a rampé vers moi. Je suis resté stupéfait tellement c'était inattendu, j'étais immobile à contempler ce moyen de transport encombrant, auréolé de poussière, badiageonné de sang et de mazout. Le bus a roulé tranquillement jusqu'à l'arrêt et, après avoir grincé de toutes ses pièces, s'est immobilisé. La porte s'est ouverte. Les entrailles du bus exhalaient la mort et le tabac. Le conducteur, nu jusqu'à la taille et dégoulinant de sueur, s'est essuyé le front et a crié :

- Alors, fiston, tu viens ?
- Je viens, j'ai répondu, et je suis entré dans l'habitacle.

Pas une place libre à l'intérieur. Le bus était colonisé par un public somnolant et inerte. Il y avait des femmes en soutien-gorge et pantalon de survêtement, maquillage voyant et faux ongles ; il y avait des hommes avec des pochettes et des tatouages, également en survêtement et baskets chinoises ; il y avait des enfants en habits de sport, avec battes de baseball et poings américains. Tous dormaient ou essayaient de s'endormir, par conséquent personne n'a réagi à ma présence. Tout cela était recouvert par de la musique indienne qui se déchirait en crépitements, semblable à une bande de colibris voletant à travers l'habitacle dans l'espoir de s'échapper de cet enfer douceâtre. Mais la musique ne gênait personne. J'ai avancé à la recherche d'une place libre, sans succès, puis suis retourné auprès du chauffeur. Son pare-brise faisait étalage d'icônes orthodoxes collées les unes sur les autres, et était couvert d'autres talismans qui, à l'évidence, permettaient à ce véhicule de rester en un seul morceau. Il y avait là des ours en peluche et des squelettes en argile aux côtes brisées, des colliers de têtes de coqs et des fanions de Manchester United, des photos pornos maintenues par un adhésif, des portraits de Staline et des images photocopiées de saint François. Sur le tableau de bord devant le chauffeur, des cartes routières, quelques *Hustler* qui servaient de tapettes à mouches, des lampes torches, des couteaux avec des traces de sang, des pommes qui laissaient échapper des vers, et de petites icônes en bois avec les visages de martyrs prenaient la poussière. Quant au chauffeur, il était en train de reprendre son souffle, une main sur le volant, l'autre tenant une grande bouteille d'eau.

- Alors fiston, tout est occupé ?
- Ouais.
- Reste avec moi, sinon je m'endors moi aussi. Ils ont de la chance – ils s'assoient et ils dorment. Et moi, j'ai la responsabilité.
- La responsabilité de quoi ?
- De la marchandise, petit, de la marchandise, m'a-t-il expliqué comme si nous étions proches.

Et il m'a raconté des choses bien tristes. C'étaient des commerçants du Donbass, des familles entières de détaillants.

Deux jours avant, ils avaient fait le plein à Kharkiv – des sur-vêtements, des baskets et autres saloperies. Ils rentraient chez eux lorsque le bus était tombé en panne, définitivement, la suspension, fiston, cette suspension de malheur, la dernière fois qu'elle avait été réparée c'était la veille des Jeux olympiques de Moscou ! Ils avaient passé la première nuit à la belle étoile. Le chauffeur glissait comme un serpent entre les roues alors que les détaillants montaient la garde, faisaient des feux de camp et chantaient en s'accompagnant à la guitare. Ils se sont même amusés. Le matin le chauffeur est allé au village le plus proche et en a ramené des fermiers avec des tracteurs. Les fermiers les ont tirés jusqu'au dépôt de la gare ferroviaire. Ils y ont passé le jour suivant et la nuit. Les commerçants s'obstinaient à ne pas dormir, protégeant leur marchandise et chantant avec la guitare ; ils ne se sont éloignés qu'une fois, pour aller à la gare acheter de la bibine et de nouvelles cordes. Le chauffeur a finalement réussi à faire marcher l'engin, a chargé comme il a pu les commerçants et a poursuivi son chemin de douleur vers les terrils natals. Parvenu à l'attroupement près du pont, il n'a pas failli et, après avoir fait un énorme crochet par de petits chemins, à travers des passerelles branlantes, il a passé sur la rive gauche. Et maintenant, plus rien ne pourrait l'arrêter. C'est bien ce qu'il a dit.

Le bus a grimpé une colline et s'est mis à tousser. Devant nous s'étalait une vaste vallée ensoleillée avec des champs de maïs vert clair et des creux dorés. Le chauffeur avançait résolument. Il a coupé le moteur et s'est détendu. Le bus glissait vers le bas comme une avalanche provoquée par les cris imprudents de touristes japonais. Le vent soufflait, accrochant les flancs chauds du véhicule, les mouchérons s'écrasaient contre le pare-brise comme les gouttes chaudes d'une pluie de mai, nous volions vers le bas, prenant de la vitesse, et au-dessus de nous retentissaient les voix des chanteurs indiens, prédisant une joie sans fin et une mort sans douleur. Parvenu au fond de la vallée, le bus grimpa le premier monticule par la force d'inertie. Et c'est là que le chauffeur a tenté d'allumer le moteur. L'Ikarus s'est secoué, on a entendu un horrible grincement de ferraille, et le véhicule s'est arrêté. Le chauffeur priait de désespoir. Lui poser des questions était gênant.

D'ailleurs, il avait la tête baissée sur le volant et se taisait, secouant les épaules de temps à autre. J'ai d'abord pensé qu'il pleurait, et dans un sens, c'était touchant. Cependant, dressant bien l'oreille, j'ai compris qu'il tressaillait dans son sommeil. Tous les autres passagers de l'Ikarus fantôme dormaient déjà. Et personne ne songeait à protéger la marchandise. Je suis de nouveau passé dans l'habitacle et j'ai regardé par la fenêtre. Le vent caressait le jeune maïs, le silence reprenait ses droits, et le soleil s'enfonçait dans la vallée comme une tache de graisse dans une toile. Soudain, quelqu'un a touché ma main. Je me suis retourné. Au bout du bus, il y avait des espèces de rideaux de couleur marron qui n'avaient pas été lavés depuis un bon moment. Une main en a surgi, m'a attrapé allègrement et m'a tiré à l'intérieur. J'ai franchi une entrée invisible et je me suis retrouvé dans une chambrette. C'était une sorte de *chill-out*, un endroit de méditation et d'amour, une cellule peuplée d'esprits et d'ombres. Les murs de la chambrette étaient couverts de tapis synthétiques chinois aux motifs et dessins étranges, présentant des scènes de chasse au cerf, de cérémonies de thé et de salutations des jeunesses communistes de Pékin au camarade Mao. Il y avait deux petites couchettes contre les murs, sur lesquelles étaient assis trois Africains et une Africaine. Les hommes portaient des sous-vêtements indéfinissables, alors que la fille avait une lingerie de sport grise. Un lourd collier à têtes de mort se balançait à son cou, et dans ses cheveux, un coupe-papier faisait office de barrette. Sur ses genoux trônait un thermos. Les yeux des Blacks flambaient en prédateur dans la pénombre, et leurs reflets jaunâtres luisaient dans le noir comme de l'ambre. La fille me regardait droit dans les yeux et, sans lâcher ma main, a demandé :

– Qui es-tu ?

– Et toi ? ai-je demandé, sentant la chaleur de sa main et la lourdeur des bagues en argent sur ses doigts.

– Je suis Caroline, dit-elle en retirant brusquement sa main. Un des Blacks, se retournant vers moi, a chuchoté quelque chose à son voisin, et celui-ci a ri brièvement. Tu vas où ? a de nouveau demandé Caroline, me scrutant dans la pénombre.

– Chez moi, ai-je dit.

– Et qui t'attend là-bas ? Elle a sorti le coupe-papier et sa chevelure épaisse s'est déversée, recouvrant ses yeux.

– Personne ne m’attend.

Caroline a ri à son tour.

– Pourquoi aller là où personne ne t’attend ? a-t-elle demandé, sortant une grenade d’où on ne sait où et la coupant en deux.

– Quelle importance ? (Je ne comprenais pas.) Ça fait longtemps que je n’y ai pas mis les pieds.

– Tiens, a-t-elle dit en me tendant la moitié de la grenade. Que vas-tu faire là où personne ne t’attend ?

– Je reste pas longtemps. Je repars demain.

– Tu as si peur d’y retourner ? Caroline a de nouveau éclaté de rire, suçotant sa moitié de grenade.

– Pourquoi tu dis ça ?

– À peine arrivé, tu t’apprêtes à repartir. C’est que tu as peur.

– J’ai à faire, j’ai expliqué. Je ne peux pas rester plus longtemps.

– Tu peux, a-t-elle dit. Si tu le veux.

– Non, ai-je rétorqué, mécontent. Je ne peux pas.

– Je pense que tu t’enfuis aussi vite parce que tu as oublié tout ce qui t’est arrivé. Lorsque tu t’en souviendras, tu ne pourras plus partir aussi facilement. Tiens.

Elle m’a tendu une tasse après y avoir versé quelque chose du thermos. Le breuvage sentait la vanille et la valériane. J’ai goûté. Le goût était âpre et piquant. J’ai tout bu. J’ai sombré immédiatement.

*

Des champs de blé s’étendaient autour de l’aérodrome. Des fleurs aux couleurs toxiques éclatantes poussaient près de la piste de décollage ; les guêpes stagnaient au-dessus d’elles, comme s’il s’agissait de cadavres. Depuis le matin, le soleil chauffait le bitume et séchait l’herbe qui perçait au travers des plaques de béton. Sur la guérite du contrôleur aérien, des fanions se déchiraient au vent. Plus loin, derrière le bâtiment administratif, s’étendaient des arbres enveloppés de toiles d’araignée, s’embrasant sous l’incisive lumière matinale.

D'étranges courants d'air se dissimulaient dans les champs de blé, comme des animaux échappant à la nuit et rejoignant la lueur verte de la tour de contrôle, pour retourner s'abriter du brûlant soleil de juin le matin entre les tiges. À mesure qu'il se réchauffait, le bitume réfléchissait la lumière du soleil, aveuglant les oiseaux qui survolaient la piste. Près de la clôture stationnaient des camions citernes et quelques remorqueurs, devant des garages vides exhalant les effluves douceâtres d'eau stagnante et d'huile de moteur. Après un certain temps, les mécaniciens faisaient leur apparition, enfilaient leurs combinaisons noires et trouées, et se mettaient à farfouiller dans les véhicules. Le ciel de début juin pesait sur l'aérodrome, se déployait au vent comme des draps fraîchement lavés, s'élevait et redescendait en piqué, jusqu'à toucher l'asphalte. Au même moment, aux environs de huit heures, le bruit fatigué d'un moteur emplissait graduellement l'air depuis les profondeurs atmosphériques. L'avion lui-même n'était pas encore visible derrière le soleil, mais son ombre parcourait déjà les champs de blé, effrayant les oiseaux et les renards. La surface céleste se brisait comme de la porcelaine et, fonçant avec assurance vers la piste, au-dessus des têtes rasées des mécaniciens, passait en majesté le bon vieux AN-2, le *koukourouznik*-tueur¹, la fierté de l'aviation soviétique. Assourdissant la matinée de son moteur antédiluvien, il faisait demi-tour au-dessus de la bourgade endormie, la tirant de son sommeil estival léger et éphémère. Les pilotes observaient les étendues agricoles, les champs généreusement arrosés de miel doré, la verdure fraîche des ravins et des monticules de chemins de fer, l'or du sable des rivières et l'argent des rives crayeuses. La ville restait en arrière, avec ses cheminées d'usine et ses voies ferrées, l'avion entamait sa descente, la lumière envahissait l'habitable et brillait froidement sur le métal. L'appareil roulait sur la piste, rebondissant de ses roues élastiques sur le bitume craquelé. Les pilotes sautaient sur le sol et aidaient les manutentionnaires à tirer de grands sacs de bâche contenant la presse locale et régionale, les lettres et

1. L'Antonov-2, petit avion utilisé pour les travaux agricoles, en particulier dans les champs de maïs, qui se dit *koukourouza* en russe, d'où le nom péjoratif de *koukourouznik* (lit. maïsier). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

les colis et, après avoir terminé le déchargement, ils laissaient l'avion chauffer au soleil.

Mes amis et moi, nous habitons de l'autre côté des champs de blé, à la lisière du bois, dans des immeubles blancs en préfabriqué, entourés de hauts pins. Le soir, nous quittons le quartier pour nous perdre dans les champs, nous cachant des voitures de passage ; nous nous déplaçons prudemment le long de la clôture, nous allongions dans l'herbe poussiéreuse et admirions les avions. L'AN-2, avec son fuselage en métal et ses ailes en toile, nous apparaissait comme un engin surnaturel, amenant les démons afin d'incendier le ciel d'essence et de plomb. Les messages des dieux se cachaient dans ses entrailles, alors que la puissante hélice brisait la glace céleste et chassait dans l'au-delà le coton des peupliers. Nous rentrions à la nuit tombée, nous cheminions à travers le blé chaud et mûr, rêvant d'aviation. Nous voulions tous devenir aviateurs. La plupart d'entre nous sont devenus des losers.

De temps en temps, je rêve d'aviateurs. À chaque fois, ils accomplissent un atterrissage forcé quelque part au milieu des champs de blé, leurs avions pénètrent lourdement l'épaisseur du blé, la toile se déchire bruyamment dans la rouge lumière vespérale, les tiges s'enroulent autour du châssis et les engins volants s'enfoncent à jamais dans le sol noir desséché. Les pilotes s'extirpent des habitacles brûlants, tombent dans le blé qui s'entortille immédiatement autour de leurs jambes, ils se lèvent et s'efforcent de distinguer quelque chose à l'horizon. Pourtant, il n'y a rien à voir à l'horizon, en dehors des champs de blé qui s'étendent à perte de vue, et c'est peine perdue que de vouloir s'en échapper. Les aviateurs abandonnent leurs appareils qui refroidissent doucement dans le crépuscule, et se dirigent vers l'ouest, vers le soleil qui s'éteint peu à peu. Les tiges sont hautes et infranchissables, les pilotes se fraient difficilement un chemin, cherchant à repousser ce mur invisible, sans la moindre chance de s'échapper. Ils portent des casques de cuir surmontés de lunettes et des gants épais, et traînent derrière eux les parachutes ouverts qu'ils ne cherchent étrangement pas à décrocher, lourds comme des queues de crocodile.

*

J'ai été réveillé par le bruit régulier du moteur. Trois Blacks dormaient sur le divan à côté de moi. Caroline n'était pas là. J'ai jeté un œil dans l'habitacle. Il était déjà assez tard, derrière la fenêtre le soleil couchant se déversait à grands traits rouges. Je me suis demandé quelle heure il pouvait bien être. Je me suis approché d'un des commerçants qui dormait paisiblement, ai pris sa main et regardé sa montre. Neuf heures et demie. Zut, ai-je pensé, j'ai dormi trop longtemps ? Je suis allé voir le chauffeur. Celui-ci m'a salué comme un vieil ami, sans quitter la route des yeux. J'ai regardé à travers la vitre. Quelque part dans le coin, il devait y avoir un tournant, mais si on roulait tout droit, quelques kilomètres plus loin il y avait l'endroit que je cherchais. Pourtant, arrivé au virage, le chauffeur a freiné.

– Écoute, vieux, ai-je dit, tu m'amènes à la pompe ? C'est à quelques kilomètres.

– C'est sur la colline ?

– Ouais.

– Près de la tour ?

– C'est ça.

– Non, a-t-il répondu. Nous tournons ici.

– Attends, j'ai commencé à marchander. Tu as des problèmes avec le châssis. Et mon frère a un atelier. Il te fera une révision complète.

– Fiston, a répondu le chauffeur avec conviction et assurance. Là-bas, c'est la ville. Et nous ne pouvons pas aller dans la ville. Nous avons de la marchandise.

*

Je suis sorti du bus. Le soleil s'est couché, la fraîcheur est arrivée. J'ai enfilé ma veste et me suis engagé sur la route. Une vingtaine de minutes plus tard, j'étais à la pompe. À côté, les vitres de la station-service demeuraient noires. Il n'y avait de lumière nulle part. « Mais où est Kotcha ? » ai-je pensé. Je me suis approché de la pompe. Tout était sombre et vide. La porte de la station était cadénassée. J'ai décidé d'attendre. J'ai contourné le bâtiment : derrière, au milieu des herbes et des framboisiers, se trouvait un préfabriqué où habitait Kotcha ; plus loin se dessinaient quelques vieilles voitures déglinguées.

Le préfabriqué n'était pas fermé. Dans le noir, je me suis approché d'une cabine arrachée d'un poids lourd. Je me suis hissé à l'intérieur et j'ai enlevé mes baskets. La lune flottait dans le ciel. La route refroidissait. Droit devant moi, dans la vallée, s'étendait la ville où j'étais né et où j'avais grandi. J'ai calé mon sac à dos sous ma tête et me suis endormi.

Un chien noir de boue, prudent et crispé, se faufilait dans l'herbe haute. Il courbait l'échine et tentait de passer inaperçu. Il se rapprochait doucement, écartant les tiges de ses pattes puissantes et dissimulant le soleil matinal. Les premiers rayons doraient son crâne aux yeux de verre dans lesquels je voyais déjà mon reflet. Il a fait un grand pas souple, puis un autre, s'est arrêté un instant pour approcher lentement sa gueule. Ses yeux brillaient d'une lueur affamée, et l'herbe dans son dos s'est refermée en vagues d'émeraude, dissimulant en son sein le caillot de sang solaire. J'ai mis instinctivement mon bras en avant, réagissant à travers le sommeil à son mouvement.

– Guera, mon pote !

J'ai sauté sur mes jambes, distribuant des coups de pied à la tôle souple.

– Guera ! Ami ! Tu es venu ! Kotcha avançait, tout à son désir de m'attraper, il agitait ses bras longs et maigres, tournait dans tous les sens sa boule à zéro. Cependant, il n'arrivait pas à passer à travers le pare-brise inexistant de la cabine, et ne faisait dès lors qu'envoyer à distance des éclats de ses grandes lunettes, se tenant contre le soleil qui avait déjà eu le temps de se lever et se dirigeait désormais allègrement vers la hauteur voulue. Qu'est-ce que t'as à rester planté ! râlait-il, ses pattes tendues vers moi. Mon pote !

J'ai tenté de me lever. Après une nuit passée sur une couchette rigide, mon corps obéissait mal. J'ai étendu les jambes, me suis penché et suis tombé droit dans les étreintes de Kotcha.

– Ami ! À l'évidence, il était ravi de ma présence.

– Salut, Kotcha, j'ai répondu, et nous avons longuement secoué la main droite de l'autre, nous nous sommes frappé les épaules et le dos de nos poings, manifestant de toutes les manières possibles que c'était tout de même super que j'aie passé cette nuit dans une cabine vide et qu'il m'ait réveillé à six heures du matin.

– Ça fait longtemps que t'es arrivé ? a demandé Kotcha lorsque la première vague de joie a été retombée. Il a posé la question sans toutefois lâcher ma main.

– Hier, pendant la nuit, j'ai répondu en essayant de m'extraire enfin et de me chausser.

– Mais pourquoi tu n'as pas téléphoné ? Kotcha n'avait nulle intention de lâcher ma main.

– Kotcha, fils de pute, j'ai finalement réussi à me libérer et ne savais plus désormais où mettre ma main. Cela fait deux jours que je te téléphone. Tu ne décroches jamais ?

– Quand est-ce que tu as appelé ? a-t-il redemandé.

– Dans la journée, j'ai tout de même réussi à retirer les baskets de la cabine.

– Je dormais, a-t-il répondu. J'ai du mal à dormir ces derniers temps. Je dors le jour, et je travaille la nuit. Mais je n'ai pas de clients la nuit. Il a piétiné un peu sur place, puis m'a tiré à lui. Mais surtout, notre téléphone ne fonctionne pas. Il a été coupé à cause des impayés. Je suis allé en ville hier, et me voilà de retour. Viens, je vais te montrer.

*

Il est parti en premier. Je lui ai emboîté le pas. J'ai contourné une Moskvitch déglinguée avec les roues brûlées, un tas de ferraille, des morceaux d'avion, d'armoires frigorifiques et de cuisinières à gaz, suivant les pas de Kotcha pour rejoindre les pompes à essence. La station-service se trouvait à une centaine de mètres de la route qui partait en direction du nord. En bas, à environ deux kilomètres, dans une vallée chauffée

par le soleil, se situait une petite ville justement traversée par cette route. Au sud des derniers quartiers, derrière les usines, commençaient les champs qui s'interrompaient à l'autre bout de la vallée, alors qu'à l'ouest, la ville était encerclée par une rivière qui coulait du territoire russe en direction du Donbass. Sa rive gauche était plate, alors que le long de la rive droite s'élevaient des monticules de craie dont les sommets étaient couverts d'absinthe et de prunelliers. De la colline la plus haute, celle qui dominait la ville, pointait une tour de télévision visible de toute la vallée. Et à côté de la tour, sur la colline voisine, se trouvait la station-service. Elle avait été construite dans les années 70. À l'époque, l'agglomération s'était dotée d'une base pétrolière grâce à laquelle deux stations-service étaient apparues – l'une à la sortie sud, l'autre à la sortie nord. La base s'était cassée la gueule dans les années 90, suivie d'une des stations, alors que celle-ci, sur la route de Kharkiv, avait survécu. Mon frère avait réussi à s'y introduire au tout début des années 90, lorsque la base vivait ses derniers jours, et il était parvenu à reprendre ce business. La station n'était pas au mieux de sa forme – quatre vieilles pompes à essence, une guérite avec une caisse, un mât vide où on pouvait pendre quelque'un si nécessaire. Un peu plus loin se trouvait un vieil entrepôt froid, farci de ferraille : mon frère n'investissait pas dans le développement de l'infrastructure mais dans l'amélioration du service, traînant de partout divers engins et mécanismes à l'aide desquels il était capable de réparer n'importe quoi. Lui-même vivait en ville, venait ici tous les matins et descendait dans la vallée à la nuit tombée. Il avait une équipe d'enfer : Kotcha et Choura Le Traumatisé, des ingénieurs autodidactes qui avaient sauvé la peau à plus d'un T.I.R. dans leur vie, ce dont ils étaient fiers. Choura Le Traumatisé vivait aussi quelque part en ville, alors que Kotcha n'avait pas de logement à lui et, par conséquent, traînait constamment à la station, dormant dans le préfabriqué du chantier, équipé selon tous les préceptes du feng shui. Près de la station était aménagé un terrain bitumé avec une fosse mécanique ; non loin, sous les tilleuls, il y avait quelques tables de fer plantées dans le sol. Derrière la station commençaient les ravins et les vergers, qui longeaient les monticules de craie, alors que vers le nord s'ouvrait la steppe d'où sortaient, de temps à autre,

de bruyants véhicules agricoles. Derrière le préfabriqué, une décharge avec du matériel technique désarticulé était apparue, des restes de voitures démontées, et des montagnes de pneus. À côté, dans les framboisiers, se cachait une cabine de Kamaz¹, d'où s'ouvrait un panorama sur toute la vallée inondée de soleil et la ville sans défense. Là, il n'était pas question d'infrastructure ni de vieille pompe. Il en allait de sa situation géographique. Mon frère l'avait bien compris à l'époque en choisissant son emplacement. L'endroit le plus proche où l'on pouvait se procurer de l'essence était situé à environ 70 kilomètres au nord, et la route passait par des endroits mal famés dépourvus d'administration et de population au véritable sens du terme. Il semblait même que vers le nord, la zone n'était plus couverte par les réseaux téléphoniques. Les chauffeurs le savaient et, par conséquent, essayaient de faire le plein chez mon frère. Par-dessus le marché, c'est ici que travaillait Choura Le Traumatisé – le meilleur mécanicien du pays, dieu des joints de cardan et des transmissions manuelles. En un mot, c'était une mine d'or.

*

Près de la guérite en brique, à côté de la pompe, traînaient deux fauteuils de voiture, installés ici pour se reposer. Les fauteuils, pointant leurs ressorts dans tous les sens, étaient recouverts de cuir noir provenant d'animaux inconnus et l'un d'eux disposait d'un étrange levier. Il est fort possible qu'il s'agissait d'une catapulte. Kotcha est tombé de fatigue sur le fauteuil-catapulte, a sorti ses papirosses², en a allumé une et m'a indiqué le fauteuil voisin : « Assieds-toi à côté, mec. » J'ai obéi. Le soleil nous chauffait comme une pierre sur le rivage, et le ciel se gonflait, pareil à une voile au vent. Dimanche, fin mai, le meilleur moment pour partir d'ici.

– Pour longtemps ? a demandé Kotcha dans un sifflement appuyé.

– Je rentre ce soir.

1. Poids-lourd soviétique connu pour sa robustesse, fabriqué à l'Usine d'automobiles de la Kama.

2. Cigarettes sans filtre, appelées aussi cigarettes russes.

- Pourquoi si vite ? Reste quelques jours. On ira à la pêche.
- Kotcha, où est mon frère ?
- Je te l'ai dit. À Amsterdam.
- Pourquoi il n'a pas dit qu'il partait ?
- Guera, je n'en sais rien. Il n'avait aucune intention de partir. Et puis il a tout laissé tomber. Il a dit qu'il ne reviendrait pas.
- Il avait des problèmes avec le business ?
- Quels problèmes, Guerman ? s'est agité Kotcha. Ici, il n'y a ni problèmes ni business, tout juste des larmes. Tu le vois toi-même.
- Et que faire maintenant ?
- Sais pas. Fais ce que tu veux.

Kotcha a éteint le mégot et l'a jeté dans un seau portant l'inscription « Interdiction de fumer ». Il a offert son visage au soleil et s'est figé. « Merde, ai-je pensé, qu'est-ce qui se passe dans sa tête en ce moment, quelles combines, encore ? Il doit sans doute cacher quelque chose, là, il est en train de manigancer un truc. »

*

Kotcha n'était pas loin de la cinquantaine. Pour son âge, il était vif, chauve et socialement inadapté. Sur sa tête, autour de sa calvitie, se dressaient dans tous les sens les restes d'une chevelure autrefois splendide et dont je garde un souvenir d'enfance très précis. Je me souvenais bien de Kotcha depuis que j'étais tout petit ; après les parents et la famille, c'était le premier être vivant que j'avais fixé dans mon subconscient. Par la suite j'avais grandi, et Kotcha vieilli. Nous habitions dans des immeubles voisins, dans le nouveau quartier qui n'en finissait pas de se construire, j'avais donc l'impression de grandir sur un chantier. Dans les immeubles vivaient essentiellement les ouvriers des petites usines des environs, la ville n'ayant pas de grande industrie ; des employés des chemins de fer et une flopée d'intellectuels – enseignants, employés de bureau, mais aussi militaires (mon papa, par exemple), et, bien sûr, des cadres du Komsomol, une jeunesse prometteuse, si on peut dire. Kotcha, autant que je me souviens, était venu chez nous plus tard, mais il avait toujours, je crois, vécu dans le

quartier. Il faisait justement partie de la jeunesse prometteuse, grandissait sans ses parents, était connu des services de police depuis l'école, devenant progressivement le caïd du quartier. Dans les années 70 on commençait seulement à construire les quartiers périphériques, et la jeunesse tumultueuse de Kotcha tombait au moment du développement intensif de toute cette infrastructure communale : Kotcha pillait les nouveaux supermarchés, attaquait les kiosques à journaux fraîchement ouverts, pénétrait pendant la nuit dans les bureaux de l'état civil en construction, bref, il était en accord avec son temps. Les forces de l'ordre, avouant leur totale impuissance, ont refileté Kotcha au Komsomol. Ce dernier a décidé, sans qu'on sache pourquoi, que Kotcha n'était pas un cadre totalement perdu pour la jeunesse communiste, et s'est mis à le rééduquer. Pour commencer, on lui a trouvé une école professionnelle. La deuxième semaine de ses études, Kotcha a emporté un tour et on a été obligé de le renvoyer. Après avoir traîné dans le quartier un an ou un an et demi, il a été embarqué dans l'armée. Il a fait son service dans une unité de construction près de Jytomyr, mais il est revenu à la maison avec des tatouages des paras. C'était son heure de gloire. Kotcha déambulait dans le quartier avec des épauettes et tabassait tous ceux qu'il ne reconnaissait pas. Nous, les gamins, étions en admiration devant lui, il était pour nous le mauvais exemple. Le Komsomol a tenté une dernière et pitoyable croisade pour l'âme de Kotcha et lui a offert un studio dans l'immeuble voisin du nôtre. Kotcha a emménagé et a sur-le-champ organisé chez lui un nid de perdution. Toute la jeunesse progressiste du quartier est passée par son appartement au début des années 80 : les garçons y gagnaient du courage, les filles de l'expérience. Quant à Kotcha, il buvait de plus en plus, et la dislocation du pays a échappé à son attention. À la fin des années 80, lorsqu'un tueur en série a fait son apparition dans la ville, le gouvernement et les forces de l'ordre ont soupçonné Kotcha. Pourtant, ils n'osaient pas l'arrêter, tout simplement parce qu'ils avaient peur de lui. Les voisins aussi étaient persuadés que c'était Kotcha qui violait les employées de la laiterie durant les nuits étoilées et parfumées, avant de les transpercer au moyen d'un objet métallique. Il portait du respect aux hommes et de l'admiration aux femmes. Au

début des années 90, puisque le Komsomol n'existait plus, les forces de l'ordre furent bien obligées de prendre l'affaire en main. Une fois, dans une période d'ivresse prolongée, Kotcha a mis le feu à l'enseigne d'une société par actions fraîchement créée, ce qui était la goutte d'eau qui a fait déborder le vase de la patience populaire. Ils l'ont arrêté dans son propre appartement. Pendant qu'on le sortait de là, un petit attroupement s'est formé. Nous, déjà grands gaillards, tenions pour Kotcha. Cependant, personne ne nous écoutait. Il a écopé d'un an. Il l'a passé quelque part dans le Donbass et, derrière les barreaux, s'est rapproché des mormons. Ils transmettaient à Kotcha leur littérature, mais aussi – à sa demande – de l'eau de Cologne et des papirosses. Il a fait son année et il est rentré en héros. Quelque temps après, les mormons sont venus chercher son âme. C'était trois jeunes activistes, portant des costumes bon marché mais bien repassés. Kotcha les a laissés entrer, les a écoutés, a sorti de sous son canapé un fusil de chasse et les a repoussés dans la salle de bains. Il les a gardés deux jours là-dedans. Le troisième jour, il a malencontreusement décidé de se laver, a ouvert la porte de la salle de bains et les mormons se sont échappés. Ils ont couru à la police et ont tenté de déposer plainte ; toutefois, les policiers, tout bien pesé, ont décidé qu'il était plus simple d'isoler les mormons et les ont enfermés afin d'établir leur identité. Les quelques années qui ont suivi, Kotcha a essayé en vain de se ranger, il a divorcé trois fois, chaque fois de la même femme. Mais il n'avait décidément pas de chance avec sa vie privée, et il continuait à payer le prix de sa jeunesse. Il lui a dit adieu vers la fin des années 90, se retrouvant à l'hôpital avec un doigt en moins et le ventre perforé. C'est sa femme qui lui avait mordu le doigt ; quant à savoir qui s'en était pris à son ventre, Kotcha refusait de le dire. C'est à peu près à cette époque que mon frère a commencé à l'aider, il lui a filé de temps en temps du boulot, donné de l'argent et le soutenait de manière générale. Quelque chose les liait depuis leur vie passée, une histoire ; mon frère y a fait plus d'une fois allusion, mais ne voulait pas en parler, disant simplement qu'on pouvait faire confiance à Kotcha, qu'il ne laisserait tomber personne. Il y a quelques années, Kotcha avait été chassé de son appartement par des Tsiganes, et il s'était installé ici, à la station-service. Il vivait

dans un préfabriqué, menait une vie tranquille et bien réglée, évoquait le passé avec nostalgie ; toutefois, il ne cherchait pas à revenir dans son appartement. Il avait un air bien particulier, sa calvitie avait une teinte rose tendre, et ses lunettes le faisaient ressembler à un chimiste fou qui venait juste de découvrir de la cocaïne de substitution écologiquement pure et qui l'avait expérimentée sur-le-champ. Et cette expérimentation donnait des résultats positifs. Il était habillé en combinaison orange et en chaussures militaires bousillées, il portait en général beaucoup de fringues de l'armée de seconde main, il avait même des chaussettes militaires étrangères – la droite était marquée « R » et la gauche « L », pour éviter la confusion. Ses poignets étaient entortillés de mouchoirs marron et de bandages ensanglantés, son visage et ses bras étaient griffés ou lacérés, et toute son apparence laissait penser qu'il avait mangé une pizza avec les mains.

*

Et voilà qu'il se chauffait au soleil, proférant des choses peu convaincantes.

– Compris, lui ai-je dit, tu ne veux pas me le dire – ne le dis pas. Et qui s'occupait de la comptabilité chez vous ?

– La comptabilité ? Kotcha a ouvert les yeux. Qu'est-ce que tu veux faire de la comptabilité ?

– Je veux savoir combien vous avez de tunes.

– Mais Guera, on en a plein les fouilles, Kotcha a ri nerveusement. Et a ajouté : Tu devrais parler avec Olga. Ioura, ton frère, travaillait avec elle. Elle a une boîte en ville.

– C'est quoi – sa meuf ?

– Quelle meuf ? ! (Kotcha s'est vexé.) Je te dis : Ioura était en affaires avec elle.

– Et où se trouve son bureau ?

– Tu veux y aller de suite ou quoi ?

– Je vais tout de même pas rester ici avec toi.

– On est dimanche, Guera, mon pote, c'est un jour férié.

– Et demain ?

– Quoi demain ?

– Demain, elle travaille ?

– Sais pas, peut-être.

- D'accord, Kotcha, occupe-toi des clients, je lui ai dit en regardant la route déserte. Je veux dormir.
- Va au préfabriqué, a dit Kotcha. Et dors.

*

La lumière passait à travers le rideau, emplissant l'intérieur de taches et de poussière de soleil. Des traces dorées s'étendaient sur le plancher comme de la farine renversée. Au-dessus de la porte était fixé un rideau fait avec la pellicule d'une bobine de film. À l'évidence, Kotcha y avait travaillé longtemps. Je suis entré sans fermer la porte derrière moi, et j'ai regardé tout autour. Le courant d'air caressait le rideau et il bruissait légèrement, pareil à des feuilles de maïs. Le long des murs se trouvaient deux canapés défoncés, à droite, il y avait une cuisine aménagée avec une cuisinière, un réfrigérateur antique et divers ustensiles sur les murs, et à gauche, dans le coin, trônait un bureau jonché de saletés suspectes dans lesquelles je n'avais aucune envie de fouiller. Au-dessus de l'ensemble flottait une odeur étrange. J'étais persuadé que là où vivait le pote Kotcha, ça devait chlinguer. Quoi ? Peu importait : le sang, le sperme, l'essence, quelque chose comme ça. Pourtant, le préfabriqué sentait le quotidien masculin bien établi, cette odeur étrange qui emplissait toujours les logements des veufs qui, comment dire, sont satisfaits de leur veuvage, et n'ont aucun problème avec leur estime de soi. Kotcha ne devait pas avoir de problème avec son estime de soi, me suis-je dit en tombant sur le canapé qui me semblait le moins défoncé et le mieux fichu. J'ai atterri, enlevé mes baskets et soudain senti la lassitude de ce voyage avec les déplacements, les arrêts, les compagnons de route, je me suis souvenu de Caroline et de son doux breuvage, le ciel noir au-dessus des massifs de framboisiers et la sensation du métal sur lequel on dort. Toute cette matinée, étrangement, ne pouvait pas se terminer sur rien, comme si quelque chose s'était détraqué dans les mécanismes qui me guidaient. Quelque chose ne fonctionnait pas. Comme si je me tenais dans une pièce spacieuse dans laquelle on avait fait entrer des personnes que je ne connaissais pas avant d'éteindre la lumière. Et bien que je connaisse le lieu, la présence d'étrangers qui se tenaient tout près et gardaient le silence, comme

s'ils me cachaiert quelque chose, m'alertait. Bon, ai-je pensé en m'endormant, au cas où, je pourrai toujours rentrer.

Le mur au-dessus du canapé était entièrement couvert de photos, de coupures de magazines et d'images en couleur. Tel un maniaque, Kotcha avait collé les uns à côté des autres des fragments de visages, des contours de corps, des foules émietées qui laissaient échapper des yeux et des bouches. C'était des collages joyeux, comme s'il avait patiemment mis côte à côte des bribes d'histoires, des découpages de toutes sortes de publications, du simple papier sur lequel on pouvait distinguer des étiquettes d'alcool et des tracts politiques, des photos tirées de journaux de mode et des photos pornographiques en noir et blanc, des calendriers de foot et un permis de conduire. De loin, tout cela formait un motif énigmatique, comme si quelqu'un s'était acharné sur du papier peint photographique. De près, une multitude de détails sautaient aux yeux : le papier jauni des coupures de presse, les yeux percés des mannequins, la colle récemment renversée et les gouttes rouge sombre de confiture de fraises, semblables à du vernis à ongles séché. Tout cela était réuni par un fond commun, une toile couleur argile et vert salade, un subtil entrelacs de lettres et de chiffres, de lignes brisées et de contrastes de couleurs. J'ai scruté tout cela longuement, mais je ne suis pas parvenu à comprendre de quoi il retournait. Enfin, j'ai saisi une photo de l'armée de Kotcha et l'ai arrachée en tirant vers moi. Au dos de la photo il y avait une grande lettre S. C'était une carte. Probablement celle de l'Union soviétique, et probablement géographique : l'argile c'était les Carpates, le Caucase et la Mongolie ; la salade, la taïga et la dépression Caspienne ; là où l'argile se figeait, évoquant une sécheresse crayeuse, devaient se trouver les déserts. L'océan Pacifique était bleu foncé, l'océan Arctique bleu azur. À la place du pôle Nord il y avait une femme nue à la tête coupée. Un cercle de jeunes chercheurs. J'ai été englouti par le silence.

*

J'ai été réveillé par des voix, et ces voix m'ont immédiatement déplu. J'ai sauté du canapé en vitesse et suis sorti. Les

voix venaient de la pompe, plusieurs personnes criaient en même temps, mais je n'ai reconnu que la voix apeurée de Kotcha.

Dans les fauteuils près de la guérite étaient affalés deux types en veste et jean. L'un d'eux portait une cravate, l'autre, apparemment le chef, avait un col déboutonné ; le premier était en baskets, le chef en chaussures de cuir. Le troisième type, en jean et veste Adidas, tenait Kotcha à bout de bras et le secouait de temps en temps. Kotcha poussait des couinements de protestation, les types dans les fauteuils éclataient de rire. D'accord, je me suis dit, et j'ai fait un pas en avant.

– Eh, j'ai crié, c'est quoi tout ça ?

Je pète la gueule au premier, ai-je pensé et, au cas où, je m'enfuis. Seulement, que faire de Kotcha ?

De surprise, le mec a lâché Kotcha et celui-ci est tombé sur le bitume. Les deux du fauteuil m'ont regardé, mécontents.

– C'est quoi ce bordel ? ai-je dit en choisissant soigneusement mes mots.

– T'es qui, toi ? a demandé le plouc qui secouait Kotcha.

– Et toi ? je lui ai retourné la question.

– Eh, avorton, le type a donné un coup de pied à Kotcha qui était assis sur le bitume en se frottant le cou. C'est qui ?

– C'est Guerman, lui a répondu Kotcha. Le frère de Iourik. Le propriétaire.

– Le propriétaire ? a redemandé le chef et il s'est levé lentement. Le type à la cravate s'est aussi levé.

– Le propriétaire, a confirmé Kotcha.

– Comment ça, le propriétaire ? ne comprenait pas le chef. Et Iourik ?

– Et Iourik n'est pas là, a expliqué Kotcha.

– Et il est où ? a demandé le chef, mécontent.

– En formation, j'ai répondu. Une remise à niveau.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu une voiture qui tournait depuis la route : tout l'espoir reposait sur elle.

– Et quand revient-il ? Le chef a aussi aperçu la voiture et a tout à coup parlé avec moins d'aplomb.

– Dès qu’il sera remis à niveau, j’ai répondu. Il reviendra. Qu’est-ce qui va pas ?

Le véhicule est arrivé sur l’emplacement devant la station et a freiné dans un crissement prolongé. La poussière est retombée et Le Traumatisé est sorti de la voiture. Il a promené un œil mauvais sur le groupe et s’est dirigé vers nous. Arrivé à la guérite, il s’est arrêté et a observé la scène avec attention mais sans rien dire.

– Alors qu’est-ce qui se passe ? J’ai reposé la question à tout hasard.

– Vous magouillez l’essence, a répondu le chef, de la méchanceté dans la voix.

– On s’en occupe, je lui ai promis.

– Occupez-vous-en, a accepté le chef, mécontent, et il s’est dirigé vers la jeep stationnée plus loin. Les deux autres lui ont emboîté le pas. Celui qui tenait Kotcha s’apprêtait à le gratifier d’un nouveau coup, mais il s’est heurté au regard du Traumatisé et a laissé tomber.

Une trace suivait la jeep sur le bitume. Il avait probablement freiné brutalement en arrivant. La trace n’arrivait pas jusqu’aux pompes. Apparemment, personne n’avait dans l’idée de faire le plein. Les types se sont assis, la voiture a démarré et s’est élancée sur la route. Kotcha s’est levé et s’est mis à épousseter ses vêtements.

– C’était qui ? je lui ai demandé.

– Des kaïra, a répondu Kotcha énervé, des rois du maïs.

– Qu’est-ce qu’ils voulaient ?

– Rien du tout. Kotcha a remis ses lunettes et a glissé sur le bitume pour disparaître derrière la bâtisse.

– Salut, Guerman.

Le Traumatisé est arrivé et m’a serré la main.

– Salut. Qu’est-ce qui se passe ici ?

– Tu le vois toi-même. (Il a secoué la tête en direction de la route.) Et en plus, ton frère est parti.

– Pourquoi est-il parti ?

– Qu’est-ce que j’en sais, a répondu abruptement Le Traumatisé. Il a dû en avoir plein le cul et il est parti. Je vais partir moi aussi. Je finis le carburateur d’un connard de